

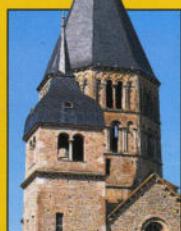
ARTS MAGAZINE

www.artsmagazine.fr N° 2 - JUILLET/AOÛT 2000



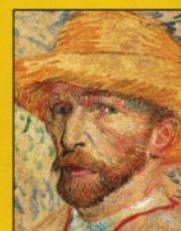
INVITÉE

Françoise
Hardy :
« L'art est
divin »



VOYAGE

La carte des
églises romanes
sur l'autoroute
du soleil



EXPO

Les dessins
oubliés
de Van
Gogh



DESIGN

Pininfarina
sculpteurs
d'autos de
père en fils

VRAI ou FAUX ?

NUMÉRO
DOUBLE
3,90 €

Tableaux, photos,
meubles, argenterie...
Toutes les ruses
des faussaires

Andy Warhol, auteur des célèbres Marilyn, est l'un des artistes les plus copiés.

RÉGION PAR RÉGION
118 expos et brocantes à voir cet été !

T 05155 - 2 - F: 3,90 € - RD



DOM : 4,50 €, BELGIQUE, LUXEMBOURG : 4,50
SUISSE : 7,90 CHF, CANADA : 6,95 \$ CAN



DES MARILYN PAR MILLIERS

Andy Warhol a peint des dizaines de ces Marilyn, selon un procédé très facilement copiable : les traits étaient imprimés en sérigraphie sur toile, et l'artiste colorisait ensuite l'image à l'acrylique. Cotant plusieurs millions de dollars, Warhol, comme beaucoup de peintres contemporains, est victime de nombreux faussaires. Dans son cas, le premier à avoir écoulé des faux dans les années 1960 est un certain Gerard Malanga, un ami très proche...

Vrai ou faux ?

TOUTES LES RUSES DES FAUSSAIRES

Découper un (vrai) tableau pour en faire deux (faux) ou creuser des trous dans une commode pour la «vieillir» : l'arsenal des filous est sans limites. Guide pratique pour distinguer les originaux des copies.

-
- > **Fauteuils.** Sous la patine et les moulures, les pièges p.48
 - > **Dessin.** Les trucs des pros du faux papier p.50
 - > **Commodes.** Le diable se cache sous les placages p.52
 - > **Peinture.** Les faussaires repoussent les limites p.54
 - > **Photographie.** Les escrocs trempent le papier dans du thé p.58
 - > **Objets d'arts.** Argenterie falsifiée, vases plagiés p.60
 - > **Sculpture.** Arnaque sous les moulages p.62
-



Fauteuils

Sous la patine, les bois et les moulures

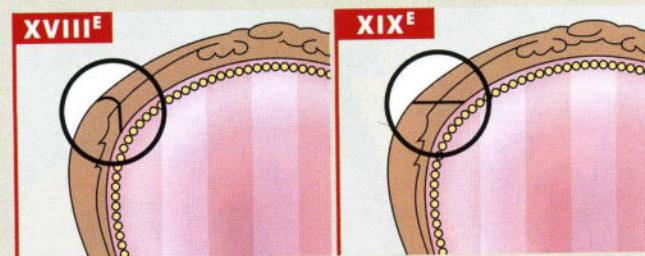
Eau oxygénée, ammoniac, pointes fines ou chicorée : les escrocs utilisent tout un arsenal d'artifices.

I'imitation des meubles du XVIII^e est une occupation rentable, du fait de leur rareté et de leur prix. Même si, en France, ce n'est pas encore devenu un sport national, les fauteuils sont, avec les commodes, les meubles les plus copiés par les faussaires ou par les antiquaires véreux. Mais s'il existe des faux – des copies, créées de toutes pièces au XIX^e ou au XX^e siècle – il existe surtout des mi-vrais, mi-faux : des meubles fabriqués soit à partir de morceaux d'époque mais provenant de différents objets, soit à partir de greffes de quelques éléments faux sur des vrais.

Le premier cas, celui des copies, est le moins difficile à identifier. Le maquilleur mettra certes tout son génie dans le vieillissement du fauteuil afin de reproduire la crasse et la patine du temps ou, du moins, de s'en approcher. Mais, l'œil exercé repérera la supercherie. D'abord en vérifiant la cohérence du style et du bois utilisé, ensuite en procédant à un examen minutieux du meuble. Dans tous les autres cas de figure (les mi-vrais, mi-faux), les pièges sont plus complexes à déjouer.

1. LES FAUSSAIRES FALSIFIENT LES TROUS DES VERS

La légende veut que les magouilleurs, pour imiter les piqûres de vers, tirent avec un fusil à plombs sur leurs meubles. La réalité est moins pittoresque : de simples pointes fines suffisent à percer ces fausses galeries. Cette arnaque est d'ailleurs l'une des plus faciles à déjouer, avec une simple épingle. Les vers – les vrais – ne creusent pas des tunnels rectilignes. Les fausses galeries, en revanche, sont toujours droites et perpendiculaires à la surface du bois. Pour ne pas se faire « épingler », les contre-fauteuils préfèrent donc utiliser du bois provenant de traverses de trains ou de meubles rustiques. « Certains antiquaires rachètent de vieilles armoires bien au-dessus de leur valeur pour faire de la restauration... ou des copies, observe Philippe Michelet, ébéniste au faubourg Saint-Antoine, à Paris. J'ai ainsi reproduit pour un antiquaire une console XVIII^e avec de vieux matériaux. Il m'a assuré qu'il ne la ferait pas passer pour un original. Mais comment vérifier ? »



LA TRAVERSE DOIT VOUS ALERTER.

Si le dossier du fauteuil présente une traverse horizontale, il y a peu de chance qu'il date du XVIII^e siècle !

EXAMINEZ LES CHEVILLES

Les chevilles anciennes sont reconnaissables à leur forme carrée aux coins arrondis caractéristiques. En effet, les ébénistes, au XVII^e siècle, faisaient entrer leurs chevilles carrées dans des formes rondes.

Ce cabriolet de style Louis XV est un modèle typique que les ébénistes du faubourg Saint-Antoine reproduisaient au début du XX^e siècle.

Lexique Meuble « d'époque » ou de « style » ?

• Le meuble d'époque.

Il a été construit à l'époque à laquelle il se réfère, dans le « style » et selon les règles de l'art qui prévalaient. C'est la véritable antiquité. Il existe peu de meubles du XVIII^e siècle « 100 % d'époque ». La plupart ont été restaurés.

• Le meuble de style.

Il est fabriqué à « la manière » d'un meuble d'époque, mais ne cache pas ses origines. Certains meubles de style se vendent au prix de belles antiquités.

• La copie. C'est l'imitation plus ou moins fidèle d'un meuble. La copie devient un faux

quand le vendeur tente de la faire passer pour un meuble d'époque.

• La bidouille. Par un habile trucage, un filou transformera un vrai meuble d'époque en un meuble plus cher. Par exemple, une bergère d'époque sera coupée en deux et subira une greffe qui la transformera en un

meuble plus grand, la marquise (un fauteuil d'une place et demie) d'un prix supérieur. Un bon coup de peinture cachera les ajouts.

• L'imposture. Elle consiste à faire passer carrément un meuble de style ou une bonne copie du XX^e siècle pour un meuble d'époque.

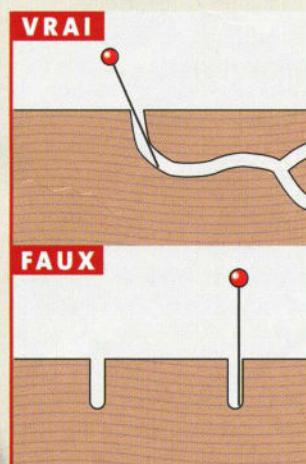
OBSERVEZ LA COULEUR !

Si le meuble est ancien, l'intérieur de la ceinture du siège doit avoir pris une couleur « robe de lièvre », (beige ou grise) avec des tâches irrégulières.

les pièges...



PASSEZ LE DOIGT SUR LES SCULPTURES
Les moulures taillées à la main laissent des irrégularités et des angles vifs. Les moulures modernes, faites à la machine sont beaucoup plus lisses.



VÉRIFIEZ LES TROUS DE VERS
Utilisez une épingle : les galeries laissées par les vers ne sont pas perpendiculaires au bois.

2. ILS IMITENT LA PATINE D'UN BOIS

« De même qu'on vieillit l'ivoire en le trempant dans l'urine de cheval, on peut patiner le bois avec des moyens chimiques, explique Philippe Michelet. Ainsi l'ammoniac fait-il vieillir le chêne. La teinture au brou de noix – un liquide tiré de l'écorce de la noix – ou à la chicorée brûlé le bois. L'eau oxygénée, elle, le décolore et l'uniformise. » Pour un œil averti, ce maquillage est bien fade au regard d'une patine naturelle, inimitable.

3. ILS SIMPLIFIENT (TROP) LA FABRICATION

Au XVIII^e siècle, la traverse supérieure du dossier d'un fauteuil est retenue entre les montants. Après Louis XVI, les montants latéraux du dossier sont sciés horizontalement de telle sorte que la traverse repose cette fois sur une base horizontale (*voir schéma*). C'est le cas pour nombre de copies du XIX^e et du XX^e siècle. Tout montant scié hori-

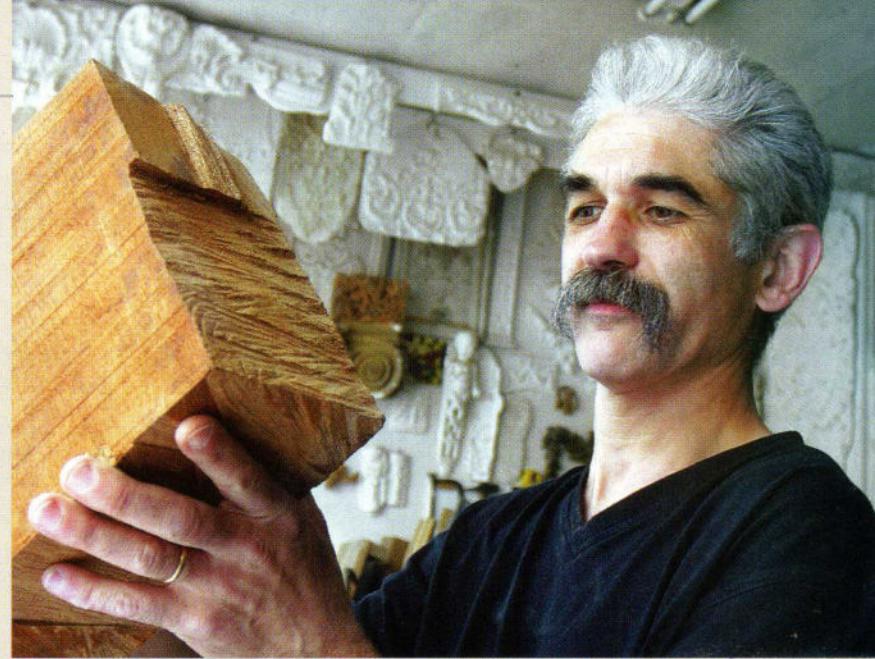
zontalement doit donc mettre la puce à l'oreille.

Autre détail suspect : les chevilles fabriquées en série qu'utilisent les faussaires. On les connaît à leur tête, parfaitement ronde. Plus grosses et taillées à la main, les chevilles XVIII^e sont irrégulières. Et elles sont visibles un peu partout sur les sièges.

4. ILS UTILISENT DES MESURES INADAPTÉES

« Les faussaires commettent souvent un anachronisme, souligne Claude Amos, administrateur de l'atelier d'art Mailfert-Amos, où sont produits des meubles de style. Au XVIII^e siècle, les mesures se font en pouces (l'équivalent de 2,7 cm) et en pieds (33 cm). Donc si vous mesurez la hauteur, la largeur et la profondeur d'un meuble et que vous obtenez des chiffres ronds, comme 120 ou 45 centimètres, vous êtes quasiment sûr qu'il s'agit d'une copie ! »

Les magouilleurs pêchent aussi par symétrie. Les ébénistes du XVIII^e siècle ne travaillaient pas encore sur plan. Impossible dans ces conditions de décrire une courbe parfaite... Pour savoir si un siège Louis XV – caractérisé par des courbes et des contre-courbes asymétriques – est d'époque, il suffit de placer un doigt devant ses yeux, au niveau de l'axe de symétrie du fauteuil. Si celle-ci est parfaite, le meuble peut être l'œuvre d'un faussaire !



REGARDEZ LES TRACES DE SCIE. Dans la longueur, on aperçoit les traces, parallèles, de la scie mécanique, ce qui est le signe d'une fabrication récente.

5. ILS ABÎMENT LEURS MOULURES TROP RÉGULIÈRES

« Les machines à reproduire les moulures existent depuis le début du XX^e siècle, explique Vincent Mouchez, artisan ébéniste dans le XI^e arrondissement parisien. Avec ces machines, le bois n'est plus arraché, comme avec les outils manuels, mais coupé mécaniquement. Les creux sont alors plus ronds. Dans une sculpture taillée à la main, au contraire, ils présentent des irrégularités et des angles vifs. » Pour imiter ces aspérités, certains faussaires retaillent à la main leur sculpture.

6. ILS NÉGLIGENT LES PARTIES NON VISIBLES

« Les traces des outils sont rarement rabotées sur les parties « cachées » du meuble – l'intérieur de la ceinture du siège, les tiroirs ou les fonds d'une commode, assure Stéphane Deurbergue, expert versaillais. On peut donc y lire la technique utilisée. » Sur un meuble XVIII^e, on voit des marques de scie irrégulières qui se chevauchent. À partir de 1850, les artisans utilisent une scie mécanique. Celle-ci laisse des marques parallèles et régulières. Autrement dit, si un antiquaire vous vend un siège XVIII^e qui comporte ces marques régulières dans la ceinture, il y a un loup. ■ SOPHIE CHAVANNE

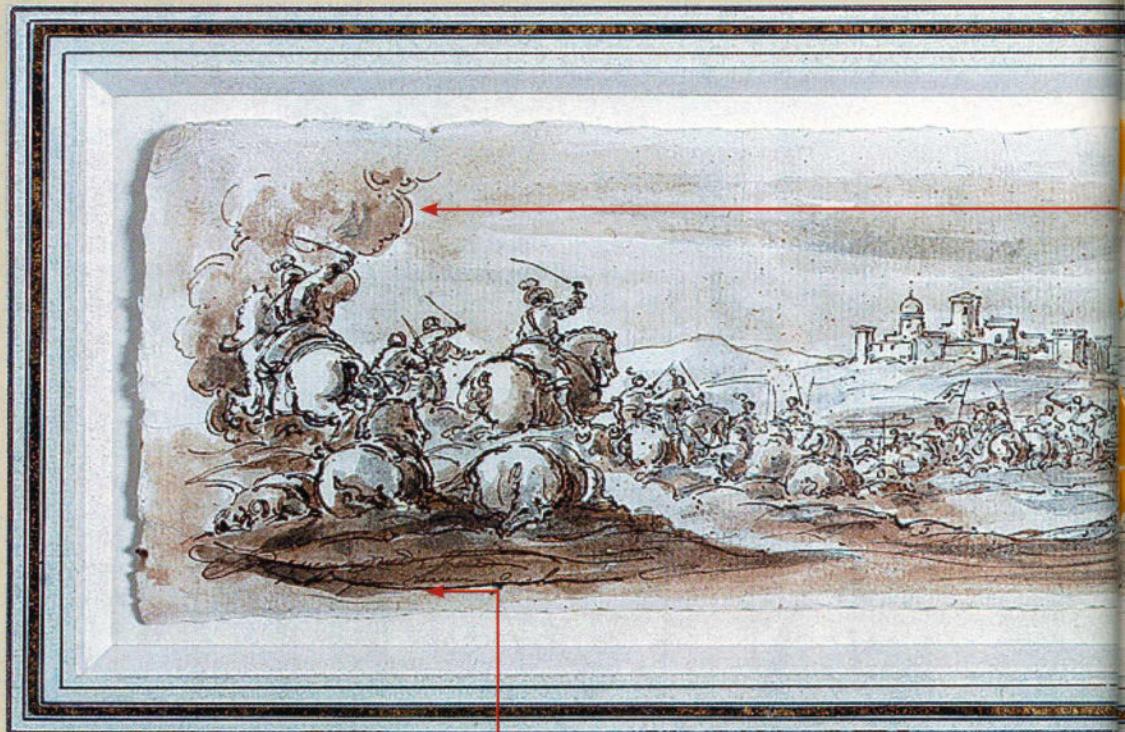
Dessin

Les trucs des pros du faux papier

Vieilles feuilles récupérées, gravures détournées... Les faux dessins pullulent.

Ce spécialiste parisien de dessins anciens raconte encore avec délectation sa rencontre avec Il professore, un vieux faussaire italien, il y a une dizaine d'années. « Le bonhomme est, avec ses dessins sous le bras, entré dans la galerie où je travaillais. Il ne parlait pas un mot de français. Il a pris sur mon bureau un catalogue raisonné de Francesco Guardi, le grand peintre italien du XVIII^e siècle, et l'a ouvert sur un dessin de Venise en disant "e mio! e mio!". » Comme le galeriste n'a pas l'air convaincu qu'il en soit l'auteur, l'artiste empoigne un stylo, une enveloppe, et lui croque en quelques secondes une vue de la place Saint-Marc dans le style de Guardi. « C'était époustouflant... mais je me suis demandé quel était son intérêt

SEULE LA SIGNATURE EST VRAIE!
Dali aurait paraphé des milliers de pages blanches qui ont servi à imprimer de fausses lithographies.



à se dévoiler ainsi », raconte notre expert. En fait, le marchand romain qui écoulait ses faux venait de fermer boutique, et le plagiaire cherchait de nouveaux débouchés à Paris ! Sans succès cette fois-ci, mais ses dessins circulent encore aujourd'hui. Et comme le montre notre exemple illustré, il faut un peu d'exercice pour en repérer les défauts...

1. LES FAUSSAIRES VIEILLISSENT LEUR PAPIER...

Rarement signés, encore moins datés, les dessins sont faits sur des feuilles qui doivent, pour tromper l'acheteur, avoir l'air ancien. Première solution : vieillir artificiellement le papier pour simuler les outrages du temps. L'exemple le plus célèbre de cette supercherie nous vient de... Michel-Ange ! Un de ses clients lui avait fait parvenir un portrait pour qu'il en exécute une



L'IMITATEUR SIGNE SON FORFAIT !

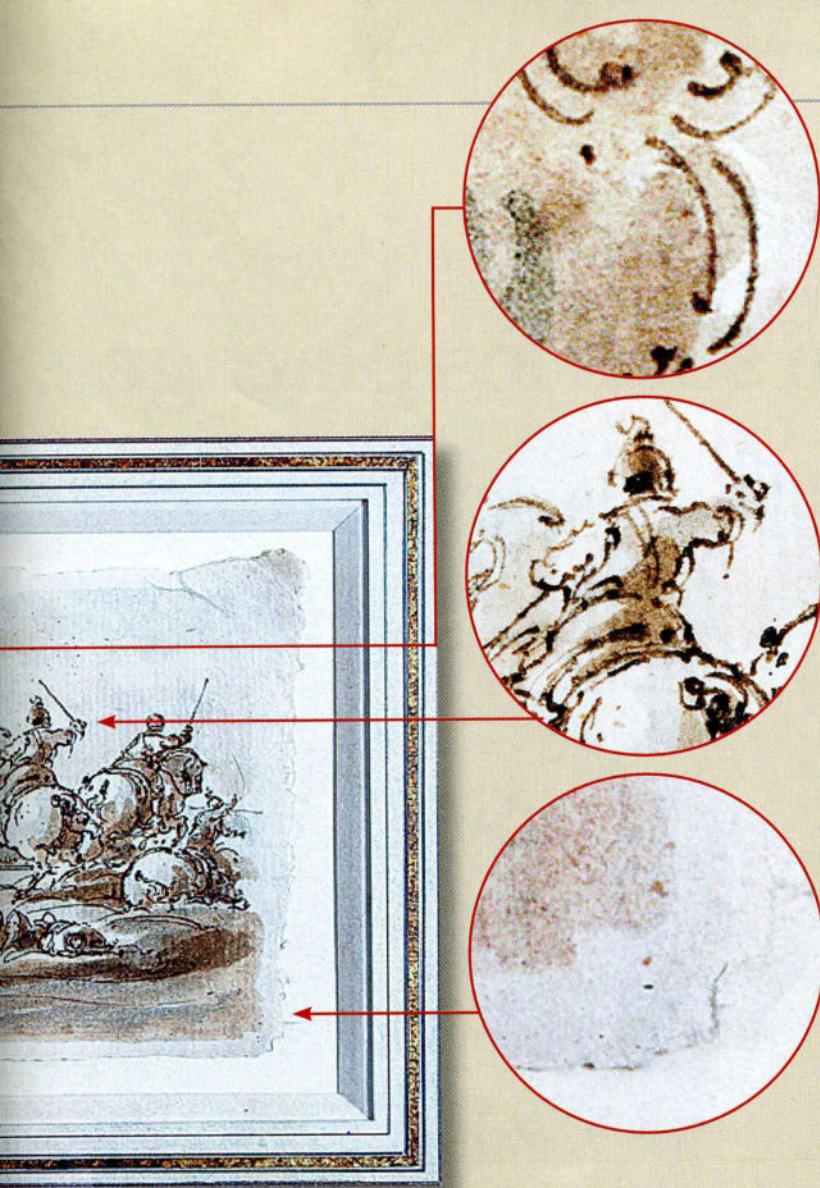
Les dessins anciens sont très rarement signés, puisqu'il s'agit souvent d'esquisses préparatoires et non d'œuvres achevées. Le petit texte, volontairement illisible, que l'on devine en bas à gauche de la scène est en réalité un mélange de latin et d'italien, qui annonce à peu près ceci : « C'est moi qui ai fait ce dessin, et je vous ai bien eus ! »

copie, chose courante à l'époque où l'art de la copie était très valorisé. Le peintre de La Chapelle Sixtine en fit, d'après ses biographies, une copie totalement fidèle et étendit la feuille au-dessus d'un feu pour que la fumée noircisse le papier. Ce qui lui permit de rendre non pas l'original, mais le faux à son propriétaire ! Des ouvrages qui recensent tous les types de papiers d'époque utilisés par les artistes (identifiés souvent par un filigrane) peuvent permettre de ne pas se faire blouser...

2. ILS RECYCLENT DE VIEUX PAPIERS D'ÉPOQUE

Plutôt que de contrefaire du papier ancien, mieux vaut dessiner directement sur de vieilles feuilles ! C'est le raisonnement des quelques filous qui courrent les brocantes et les bouquinistes pour récupérer de vieux livres dont ils effacent ensuite les textes. Le plus célèbre de ces recy-





Le faussaire il professeur s'est ici lancé dans la réalisation d'un dessin à la manière de Jacques Courtois, dit « Le Bourguignon ». Né dans le Doubs en 1621, ce peintre se spécialisa dans les scènes de vie militaire. La composition, le dessin des chevaux et des cavaliers de ce faux font penser à Courtois, mais certains indices mettent la puce à l'oreille des experts.

couleurs de génie, un certain Éric Hebborn (*lire encadré*), estimait même que le bon papier faisait oublier aux experts une mauvaise imitation. Il en savait quelque chose, lui qui avait récupéré les chutes d'un livre de gravures de Piranèse, des gravures d'époque pour ensuite les remplacer par de faux dessins...

La parade : la première chose à examiner dans un dessin... c'est le dessin lui-même. Faites abstraction de la composition et concentrez-vous sur la technique : retournez la feuille et regardez l'œuvre à l'envers. Les défauts sautent alors aux yeux, assurent les experts.

3. ILS VENDENT UNE GRAVURE POUR UN DESSIN

Un dessin de Delacroix a évidemment bien plus de valeur qu'une gravure, conçue pour être reproduite à plusieurs exemplaires. « C'est le piège le plus courant, estime Pierre-Alexandre Hayotte, collectionneur de dessins anciens. Bien retouchée, une gravure peut facilement passer pour un dessin ». La technique la plus courante ? Repasser quelques touches d'aquarelle sur une gravure. De faux Boucher ainsi rehaussés sont en circulation. Mais chez certains artistes dont la cote a explosé, même les reproductions font l'objet d'un trafic. L'exemple le plus parlant : Dalí. Certaines de ses lithographies sont fausses... mais la signature est authentique ! L'excentrique catalan a signé lui-même des milliers de pages blanches destinées à accueillir

LA VIRGULE QUI TRAHIT.
« J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de voir des dessins de ce faussaire par la suite, note le propriétaire. Et il a la fâcheuse habitude de terminer ses traits par une sorte de virgule, ou de boucle, qui le rend repérable dès lors qu'on a déjà eu affaire à lui. »

LE FLOU DANS LES TRAITS.
Notez l'effet « buvard » sur certains traits de plume : « Aucun papier ancien n'absorbe l'encre de cette manière », relève notre expert. L'imitateur a vraisemblablement récupéré de vieux papiers imprimés, et les a trempés à la Javel pour en effacer l'encre. Ce faisant, il a également nettoyé la feuille de la couche de colle qui l'entoure, rendant les fibres très absorbantes.

DES BORDURES MALADROITES.
« Cette découpe dentelée est très étrange, relève le marchand qui a conservé ce faux en souvenir. Même au XVII^e siècle, on disposait de règles et de scalpels pour découper correctement ses feuilles ! » Cette volonté de donner au papier un air de parchemin pour faire plus vieux est la première erreur du faussaire.



Cette Vierge à l'Enfant n'est pas de Michel-Ange, mais d'Éric Hebborn, l'un des faussaires les plus productifs pour les faux dessins Renaissance.

Les meilleures recettes d'un grand faussaire

Comment donner un petit air authentique à la feuille de papier sur laquelle vous allez tenter de tracer un faux Raphaël ? « Trempez-la dans une infusion à base de thé et de café », conseille Éric Hebborn dans son *Art Forger's Handbook* (en français, *Le Manuel du Faussaire*), publié en 1996 aux États-Unis. Au menu de cet ouvrage de « cuisine », on trouve des ingrédients comme l'œuf (utilisé comme additif pour simuler les peintures anciennes), le pain, la pomme de terre ou l'huile d'olive... Cinq semaines après la parution de cet ouvrage où il prétendait avoir placé plusieurs de ces dessins dans les plus prestigieuses collections du monde, Hebborn était retrouvé mort dans les rues de Rome. Une fin suspecte pour une vie d'escroc bien remplie... Spécialiste des faux dessins anciens, Hebborn « réinventait » des esquisses des plus grands maîtres : Rubens, Brueghel... Récemment, l'ancien responsable des dessins du musée Getty de Los Angeles a soupçonné que six des feuilles les plus prestigieuses de sa collection étaient en fait des « Hebborn », et non des Raphaël ou Fra Bartolommeo.

ADRIEN GUILLEMINOT

Commodes

Le diable se cache sous les placages...

Tous les moyens sont bons : fausses estampilles, manufactures clandestines, marbres vieillis artificiellement...

Dès le XVII^e siècle, la commode, conçue pour remplacer les coffres peu... commodes, orne la chambre, alors pièce d'apparat où l'on tenait salon. Chantournée, gondolée, brillant de l'éclat de ses laques ou de ses placages, chargée de bronzes dorés ou, au contraire, rustique et sobre, la commode laisse aux faussaires une grande liberté d'action. Mais ici encore, il ne s'agit pas de copies produites en quantité industrielle dans les pays asiatiques, mais de flirts plus ou moins poussés avec la légalité.

1. DES FILOUS REPRODUISENT LES ESTAMPILLES

« Dans une succession figurait une commode Louis XVI estampillée Jean-François Leleu, un célèbre ébéniste du XVIII^e, se souvient Thierry de Maigret, jeune commissaire-priseur établi dans le IX^e arrondissement parisien. En examinant le meuble, nous nous sommes aperçus que l'estampille avait été ajoutée par des

mains peu scrupuleuses... » Une estampille (que l'on trouve le plus souvent sous le marbre ou sur la tranche d'un tiroir) n'est pas un gage d'authenticité, loin s'en faut. Les experts reconnaissent même qu'il existe davantage de meubles estampillés après leur date de naissance que de meubles signés par leur maître. Et pour cause ! Avant 1740, les ébénistes paraissaient rarement leur œuvre... pour éviter de payer une taxe à leur corporation. Ce n'est qu'après cette date que l'estampille a été rendue obligatoire.

2. ILS HABILLENT LES COPIES AVEC DES PLACAGES

En 1799 apparaît la machine à scier les placages. Dès lors, c'est un jeu d'enfant d'habiller des copies avec de beaux revêtements. Pour donner à une commode un aspect d'« ancien restauré », les contrefacteurs s'amusent à soulever les placages avant de les recoller pour qu'ils soient un peu gondolés. On parle même de souffleries qui produisent alternativement de l'air chaud



JUGEZ L'USURE
Les pieds et les angles sont les plus exposés aux frottements et aux chocs. Mais les faussaires font parfois du zèle en simulant ces altérations.

EXAMINEZ LE PLACAGE
Jusqu'au XVIII^e siècle, le placage est scié manuellement. On le différencie des placages faits à la machine par son épaisseur : 2 mm contre 0,5 mm pour un placage du XIX^e siècle.

André Mailfert, le gentleman faussaire



André Mailfert est aux faussaires ce qu'Arsène Lupin est aux cambrioleurs. Homme de lettres, peintre, ébéniste, amateur de belles choses et de beau monde, André Mailfert se définissait comme un « faussaire honoraire » ou un « artiste maquilleur ». Il produisait de superbes copies, fidèles à l'original,

André Mailfert (au centre) et son état-major de l'« École de la Loire », à Orléans, en 1929.

jusqu'aux moindres détails de crasse et d'usure. Il les vendait à des marchands qui, eux, roulaient dans la farine le client final. « J'eus soin, chaque fois, par loyauté, de faire endosser (la faute) par un intermédiaire », avoue-t-il dans ses confidences publiées sous le titre *Au pays des antiquaires*. Mailfert se flatte même d'avoir inventé de toutes pièces une fausse « école de la

Loire », dont le fondateur, Jean-François Hardy, était censé être le grand maître ébéniste ! Dans son atelier d'art orléanais, fondé en 1904, il employa plus de deux cents personnes et exporta des milliers de copies. « Rares sont les copies d'une telle qualité », s'enorgueillit Claude Amos, qui a repris l'affaire, désormais nommée Mailfert-Amos. Preuves à l'appui, Claude Amos

raconte même avoir vu, il y a une trentaine d'années, chez un célèbre antiquaire du quai Voltaire, un bureau Mailfert vendu cinq fois son prix de catalogue. « Il avait entièrement restauré les faux incidents de Mailfert, se souvient Claude Amos. Or, je ne peux pas croire qu'il n'ait pas vu notre nom inscrit au dos des bronzes ! » Deux solutions : c'était soit une crapule, soit un benêt...



et froid pour les faire claquer ! Claude Amos, qui dirige un atelier d'art, fut, pendant longtemps, l'un des rares fabricants à utiliser du placage scié à la main et non tranché. « On produit des centaines de mètres carrés de placage de première qualité, note-t-il. C'est beaucoup trop lorsqu'on sait qu'il n'existe que quelques ateliers de restauration d'ancien. Où va le reste ? » Certains parlent de manufactures clandestines, cornaquées par des antiquaires véreux...

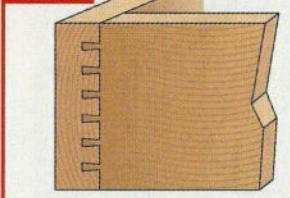
3. ILS UTILISENT DU MARBRE RÉCENT, ET SCIÉ

Les techniques modernes permettent de scier un marbre mécaniquement, alors qu'au XVIII^e siècle, il était découpé par brisure, technique qui laissait des irrégularités... Gardez-vous

Cette commode à deux tiroirs non séparés par une traverse est d'époque Louis XV.



XVIII^e



XIX^e

OBSERVEZ L'ASSEMBLAGE Jusqu'au XVIII^e, on compte deux ou trois queues d'arondie... et beaucoup plus à partir du XIX^e siècle.

DATEZ LE MARBRE

En passant la main sur la tranche arrière, on constate que le marbre présente des aspérités de 3 à 5 mm. À défaut, on saura qu'il a été scié bien après le XVIII^e siècle.

donc des marbres trop lisses, même si le faussaire peut avoir eu l'idée de retailler son matériau au burin pour créer ces fausses aspérités... Autre limite de l'exercice : le marbre est fragile, il peut avoir été brisé accidentellement. Auquel cas il aura été remplacé par un marbre scié alors que la commode est bien d'époque.

4. ILS SIMULENT L'USURE DU MEUBLE

Deux siècles d'utilisation régulière laissent sur une commode des traces que les escrocs tentent de reproduire. Avec une râpe ou du papier de verre, les aigrefins usent pieds et tiroirs, tandis qu'un tressailleur de clefs ou une chaîne, parfois trempés dans du bitume, servent à simuler les éraflures accidentelles ! Pour autant, les faussaires pèchent souvent par excès de zèle et ne marquent pas forcément le meuble au bon endroit. Qui plus est, leurs marques, identiques les unes aux autres, sont souvent trop nombreuses pour être vraies. Il faut donc s'attarder sur les parties logiquement les plus exposées à l'usure et aux frottements : les bouts des pieds, les angles du plateau – quand la commode ne possède pas de marbre – et les coulissoirs, c'est-à-dire les endroits où pèse le tiroir quand on le manœuvre.

5. ILS ESSAIENT DE SURPASSER LEUR MODÈLE

Le bois utilisé par les ébénistes du XVIII^e siècle pour les fonds



L'ESTAMPILE NE GARANTIT RIEN !

La plupart des faussaires possèdent un jeu de lettres anciennes qui leur permettent de reproduire toutes les signatures du monde.

des commodes, des armoires ou des buffets était mal dégrossi. Utilisées à l'état brut, ces planches sont souvent mal ajustées. Les faussaires, eux, font du zèle : ils utilisent des bois de fonds bien rabotés qui doivent attirer l'attention de tout acheteur d'une commode antérieure à 1850.

6. ILS IMITENT (MAL) LE MONTAGE DES TIROIRS

La technique d'assemblage des tiroirs s'est améliorée avec le temps et permet souvent de dater un meuble. La technique dite « à queue d'aronde », permettant de monter à angle droit deux morceaux de bois, et utilisée pour les tiroirs fin XIV^e, tire son nom de la forme en queue d'hirondelle de ses jointures (voir croquis ci-contre). Plus le nombre de queues d'aronde est important, plus le meuble est récent. Pour un tiroir, on passe ainsi de deux queues d'aronde à la fin du XVII^e siècle à cinq au début du XIX^e. Par ailleurs, les queues d'aronde ont une forme de trapèze jusqu'au XVIII^e siècle, et deviennent plus fines à partir du XIX^e.

SOPHIE CHAVANNE

Peinture

Les faussaires repoussent les limites

Les circuits de la fausse toile de maître sont, a priori, très surveillés. Mais les filous ont plus d'imagination que les gendarmes.

Experts, marchands, assureurs, conservateurs de musées se veulent rassurants : moins de 10 % des œuvres en circulation seraient des faux. Des chiffres à manier avec des pincettes, car quelques voix isolées avancent des chiffres allant jusqu'à 40 %. Une chose est sûre : l'authentification des tableaux est loin d'être une science exacte, et même lorsqu'il n'y a pas de faussaire, il peut y avoir une victime. Un exemple ? « *L'Homme au casque d'or* a longtemps été considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de Rembrandt, explique Éric Turquin, spécialiste des tableaux anciens à Paris. Aujourd'hui, on sait qu'il ne s'agit pas d'un tableau du maître, et on l'attribue à son élève, Fabrichius. Mais ce n'est pas un faux ! » Un cas pas si isolé que cela, car la connaissance de la peinture, notamment ancienne, évolue au fur et à mesure que les experts poussent plus loin leurs recherches. Seule certitude, finalement : le trafic d'œuvres d'art est un business juteux, évalué par Interpol à 4,5 milliards de dollars. Et il frappe tous azimuts, même si les artistes modernes et contemporains, plus faciles à contrefaire que les vieux maîtres, sont plus touchés. « Les impressionnistes, Modigliani ou Utrillo font partie des cibles favorites des faussaires », confirme Bruno Mottin, responsable de la filière « œuvres peintes » du laboratoire du Louvre. Bref, sans sombrer dans la paranoïa, mieux vaut être averti des risques que l'on court en s'aventurant dans l'achat de toiles.

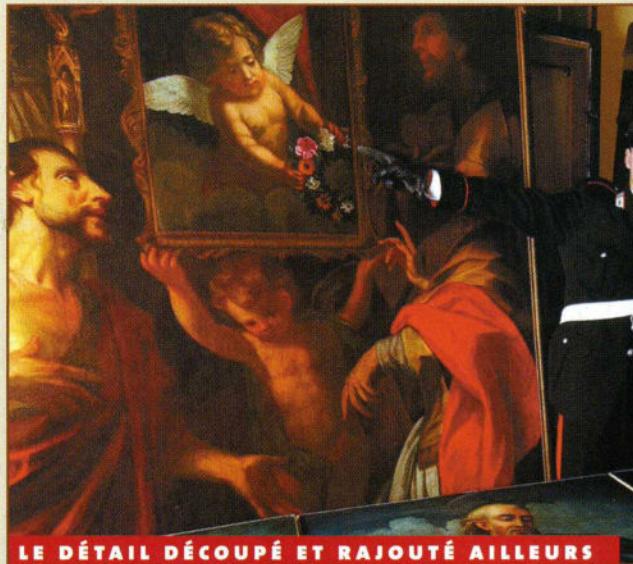
1. LES FAUSSAIRES IMITENT DES ŒUVRES OUBLIÉES

Hans Van Meegeren, un peintre hollandais de la première moitié du XX^e siècle, était très influencé par les grands maîtres hollandais et, notamment, admirait profondément Vermeer, dont l'œuvre venait d'être redécouverte. Éreinté par les critiques de l'époque, il prit sa revanche en réalisant des faux qui trompèrent tout le monde. Non seulement ils étaient parfaitement réalisés (Van Meegeren utilisait de vieilles toiles, et mélangeait à sa peinture des composants chimiques pour qu'elle séche plus vite, et passait enfin ses œuvres au four pour les craquer), mais en plus les sept contrefaçons qu'il peignit entre 1938 et 1945 passèrent aux yeux des experts pour des rescapés d'une période inconnue de Vermeer ! Il s'agissait de scènes religieuses, alors que le maître n'avait jamais réalisé auparavant que des compositions « civiles »...

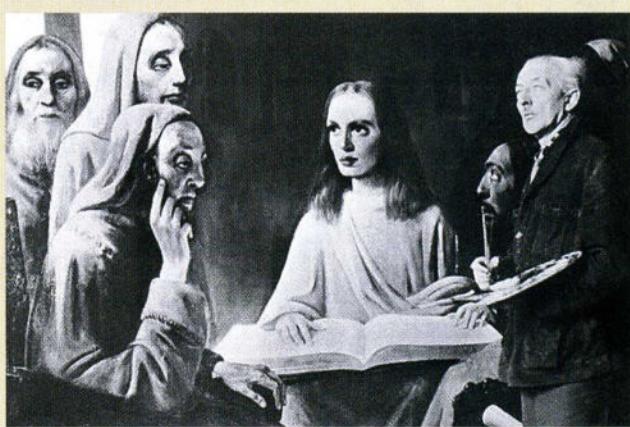
Van Meegeren, finalement, sera démasqué presque par hasard. L'un de ses faux, vendu à Göring durant l'occupation allemande, aura permis de remonter la piste d'un trafic d'œuvres d'art jusqu'au faussaire. Accusé de collaboration, le batave dut avouer qu'il s'agissait de faux, et réalisa même un pseudo-Vermeer durant l'instruction pour convaincre ses accusateurs. Il mourut en 1947, deux mois après l'ouverture de son procès pour contrefaçon.

« Mais des faussaires de la trempe de Meegeren, on n'en fait plus, estime Éric Turquin. Chaque toile lui prenait un temps fou ! » Ceux qui s'aventurent encore dans l'imitation de tableaux anciens sont aisément repérables.

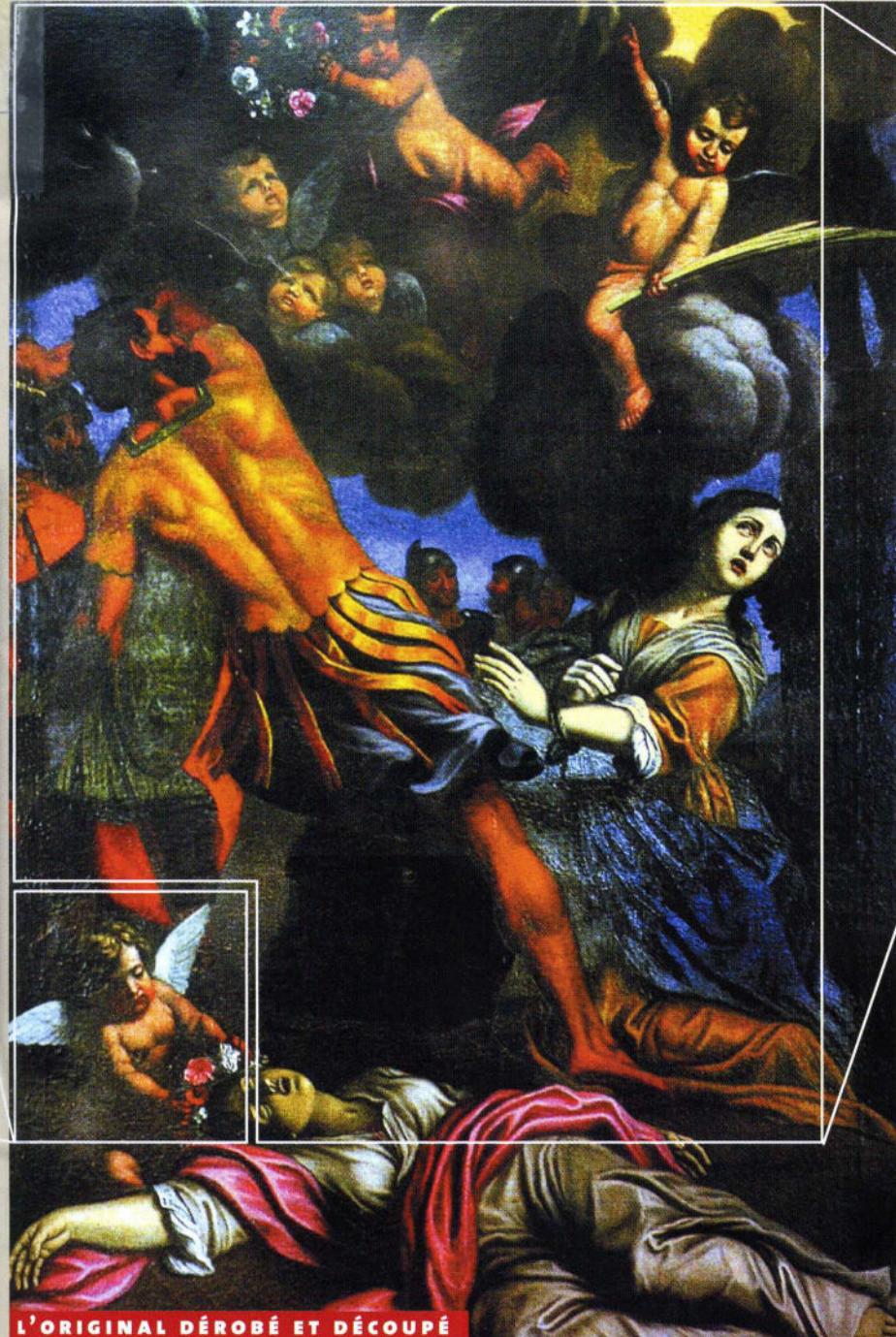
Le parade : repérez les sujets anachroniques, conseille Éric Turquin. Les scènes « civiles » dans un Moyen Âge où la peinture est exclusivement religieuse, par exemple. » Au besoin, procurez-vous une lampe de Wood (quelques dizaines d'euros dans les grands magasins de bricolage). Ses ultraviolets permettent de détecter les couches de peintures plus récentes, les rajouts, les restaurations... « Mais l'analyse scientifique ne doit servir qu'à valider un diagnostic, objecte Éric Turquin. Une expertise, c'est comme une consultation médicale : le médecin doit d'abord établir son diagnostic en observant les symptômes de son patient, et ensuite seulement commander des examens pour confirmer ce diagnostic. » On ne se lance pas sur le marché de l'art sans un œil exercé.



LE DÉTAIL DÉCOUPÉ ET RAJOUTÉ AILLEURS



DES VERMEER RELIGIEUX ? FAUX ! Van Meegeren, un peintre hollandais, a réussi à créer de toute pièce cette soi-disant période du maître. Mifiez-vous de ce genre de découverte miraculeuse.



L'ORIGINAL DÉROBÉ ET DÉCOUPÉ

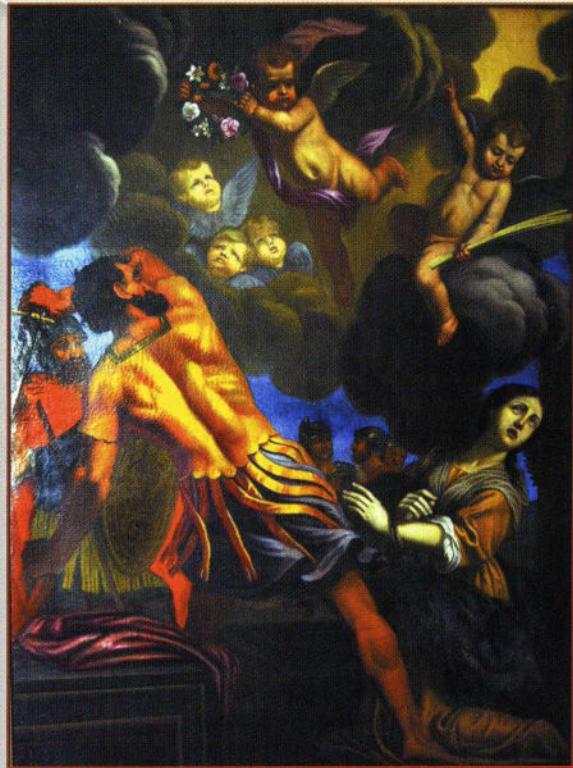
2. ILS PRÉFÉRENT COPIER LES « PETITS MAÎTRES »

« Plus un peintre est connu, plus il est coté, plus il est copié. » La maxime est connue, et elle est souvent vraie : après tout, c'est bien l'appât du gain qui motive les faussaires, et l'espérance de gain pour un faux Van Gogh est évidemment considérable. Mais le risque d'être démasqué est aussi plus élevé. Les prix des plus grands noms s'envoient tellement haut que les seuls acquéreurs capables de s'aligner font examiner les tableaux sous toutes les coutures pour être certains de ne pas se faire rouler. Conséquence : les filous se tour-

ATTENTION AUX DÉCOUPAGES-COLLAGES.

Difficile de revendre un tableau volé : présence dans des catalogues d'œuvres volées, vigilance d'Interpol... Des voleurs d'églises toscanes ont pourtant trouvé une entourloupe : découper les œuvres pour les rendre méconnaissables. Avec *Le martyre des saintes Attinia et Greciniana* de Giuseppe Arrighi, les vandales ont commencé par découper la partie inférieure de la toile, puis ont revendu le haut. Et sur la partie inférieure, ils ont récupéré un petit angelot pour le coller sur une autre toile. Grâce à ce procédé, les tableaux « refaits » pouvaient échapper à l'identification des services de police et être vendus à des receveurs à 10 % de leur valeur originale. Conclusion : méfiez-vous des trop bonnes affaires.

nent de plus en plus vers les « petits maîtres », ces peintres moins célèbres, moins cotés, et sur lesquels les expertises sont moindres. Nicole Verdier, expert près la cour d'appel, spécialiste incontestée de l'œuvre d'Edouard Cortès, en a fait l'expérience. Elle raconte : « Spécialiste des vues de Paris néo-impressionnistes, le peintre Cortès est devenu célèbre à partir des années soixante. De son vivant, il avait déjà recensé près de 500 faux en circulation qu'on lui attribuait à tort ! » Depuis la mort de l'artiste en 1969, Nicole Verdier en a découvert des dizaines d'autres, qui circulent essentiellement aux États-Unis, là où le peintre est le plus demandé.



LE « VRAI-FAUX » AMPUTÉ DE SON ANGE

3. ILS CHERCHENT DES CERTIFICATS « BIDONS »

La collection de faux écoulés par Ferdinand Legros dans les années 1960 et 1970 pourrait remplir quelques musées. D'après les estimations des services de police, ce marchand véreux aurait réussi à vendre environ 2 000 toiles à peine sèches : des Modigliani, Derain, Dufy, Renoir, Picasso, Gauguin, Marquet, Degas, Vlaminck... Une industrie, car Legros faisait travailler plusieurs peintres différents, dont le plus célèbre fut Elmyr de Hory, faussaire hongrois qui eut même l'honneur de tenir la vedette dans le vrai-faux documentaire réalisé en 1973 par Orson Welles, *F for Fake*. Le travail du marchand dans tout ceci ? Faire authentifier par les héritiers des artistes des toiles dont ils savaient pertinemment qu'elles étaient fausses. Dans ses mémoires, Alin Marthouret, l'un des peintres de Legros explique que ces enfants, femmes ou maîtresses, trop heureux de toucher de nouveaux droits à l'occasion d'une vente, signaient les yeux fermés des certificats. Mieux, « les documents d'authenti- ►

Les impressionnistes font partie des cibles favorites des aigrefins

► cité arrivaient souvent avant même la réalisation de l'œuvre, tant ce beau monde était pressé », lâche Marthouret au détour d'une page... Le certificat d'authenticité n'est donc pas suffisant, et d'ailleurs pour peu que les héritiers ou le rédacteur du catalogue de référence (dit « raisonné ») ne soient pas coopératifs, vous ne serez jamais certain de l'obtenir.

La parade : comment en avoir le cœur net, dans ces conditions ? D'après Philippe Leburgue, expert en tableaux modernes près la cour d'appel, « déterminer l'authenticité d'une œuvre revient à mener une enquête. Il faut chercher les indices qui indiquent que l'artiste a pu peindre telle œuvre à tel moment de sa vie, retrouver des témoins ou des correspondances qui en font état... ». Puis, si vous êtes convaincu de son authenticité, avec votre dossier, faites le siège des

personnes qui font autorité sur l'artiste en question, et armez-vous de patience pour que le tableau que vous avez déniché soit définitivement authentifié et intégré au catalogue raisonné.

4. ILS INVENTENT AUSSI DES MOUVEMENTS ARTISTIQUES

Ce fin connaisseur des salles de ventes n'en a pas la preuve, mais il est convaincu qu'il y a anguille sous roche. Trois ventes publiques à Drouot, à la fin des années 1980, concernant un peintre cubiste espagnol l'avaient tout particulièrement étonné. « Le catalogue était remarquable : on y trouvait de nombreux collages et toiles. Et des propos de grands noms du cubisme comme Braque ou Juan Gris, qui citaient le nom du peintre avec force louanges, sur le mode “c'était le meilleur d'entre nous, il n'a pas connu le succès qu'il méritait”. » Un cubiste authentique redécouvert en plein boom sur le marché de



NI VRAI, NI FAUX !

Les conservateurs de la Gemäldegalerie de Berlin ont longtemps cru posséder l'un des chefs-d'œuvre de Rembrandt. Las ! Il s'agissait en fait de l'œuvre de l'un de ses élèves, Fabricius. Il faut le savoir : en matière d'authenticité des tableaux, rien n'est jamais définitif. Notre connaissance de la peinture ancienne évolue constamment, et chaque nouveau catalogue d'œuvres d'un artiste, même très connu, apporte son lot d'exclusions et d'intégrations d'œuvres considérées comme authentiques.

l'art, quel événement ! Sauf que le peintre en question, raconte notre expert, a été inventé de toutes pièces : il n'a jamais existé... Même histoire plus tard, lorsque l'on a redécouvert des pans entiers de l'art russe du XX^e siècle, à la faveur de la désagrégation du bloc communiste. Notamment des peintres modernes de l'ex-URSS, dits de l'école néo-impressionniste russe, alias « école de Vladimir » ou « école de Léningrad ». En fait de Léningrad, les faussaires russes qui ont réalisé nombre de ces toiles les ont peintes à la fin des années 1980, en banlieue parisienne... ■

ADRIEN GUILLEMINOT



John Drewe, lors de son arrestation en février 1999...

L'« expert » anglais qui a floué les musées

Joli magot ! 1,8 millions de livres (environ 2,7 millions d'euros), c'est ce que le dénommé John Drewe aura amassé en une dizaine d'années. Pourquoi « dénommé » ? Parce que chez John Drewe, tout était faux, à commencer par son nom... En 1985, cet Anglais proche de la quarantaine rencontre John Myatt, peintre fauché et dépressif,

... et son complice repenti, John Myatt, qui lui a livré des dizaines de faux.

et le convainc de barbouiller des toiles pour en faire des faux tableaux d'Alberto Giacometti, d'Henri Matisse, de George Braque, ou de l'anglais Ben Nicholson. Comme il convaincrà par la suite des amis dans le besoin de signer des papiers assurant qu'ils étaient le dernier propriétaire de ces œuvres. Car l'arnaque de Drewe reposait sur un constat très simple : étudiés, scrutés par des bataillons d'experts et de chercheurs, les grands

maîtres qu'il demandait à Myatt de copier ne sont pas des cibles faciles. Pour duper les acheteurs, le tableau devait présenter des références impeccables : certificats d'authenticité signés par les amis de l'artiste, mais aussi fausse correspondance de l'artiste évoquant les tableaux... Encore mieux : Drewe ajoutait dans d'anciens catalogues d'exposition des pages concernant les œuvres qu'il commandait à son associé ! Avant de

replacer les catalogues là où il les avait pris, c'est-à-dire dans les archives la Tate Gallery, de l'Institut d'Art Contemporain de Londres et du Victoria & Albert Museum. Instituts auxquels il avait eu accès en se faisant passer pour un expert, et en faisant don... de quelques faux. Arrêté par Scotland Yard en février 1999, John Drewe, de son vrai nom John Cockett, a écopé de six années de prison et est sorti au bout de deux ans.

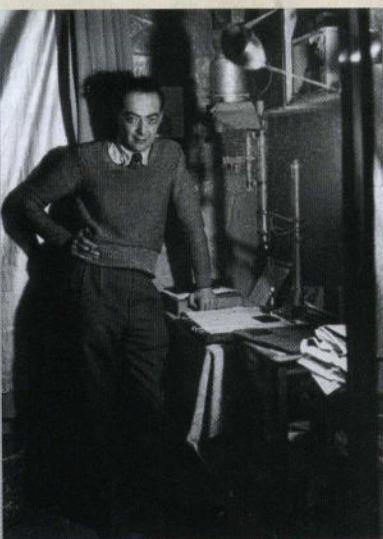


Photographie

Les escrocs vont jusqu'à tremper le papier dans du thé

Le marché de la photo d'art se porte bien. Mais le cliché, par nature reproductible, se prête à toutes sortes de fourberies...

En photographie, il n'existe guère de faux à proprement parler : les images inventées et attribuées à des photographes célèbres sont très rares », affirme Emmanuelle de l'Écotaïs, du musée d'Art moderne de Paris. En revanche, les copies d'œuvres connues (et chères) existent « et il est facile de tromper les gens parce qu'ils connaissent mal la différence entre un tirage ancien, un tirage moderne, et un vintage. » Comment éviter les chaussetrapes les plus grossières ?



VÉRIFIEZ LA SIGNATURE !

Les premiers tirages de Brassai – ici dans son laboratoire – étaient signés de son nom hongrois complet. Il s'appelait, en fait, Gyula Halasz, et était originaire de la ville de Brasov (Roumanie actuelle), dont il a tiré son pseudonyme.

1. LES FAUSSAIRES TRICHENT SUR LA DATE

Facile de fabriquer un faux tirage vintage – on appelle ainsi les tirages réalisés du vivant de l'auteur et sous son contrôle – pour escroquer un collectionneur non averti ? On serait tenté de dire oui. La photographie est, par nature, toujours reproductible. Le malin qui possède un négatif peut multiplier les tirages. Le filou qui récupère une photographie de valeur peut la photographier et fabriquer un nouveau négatif, appelé internégatif, lui permettant d'obtenir de nouveaux tirages (contretypes). Si l'on ajoute à cela toutes les possibilités offertes par les technologies modernes (scanners, retouches numériques, etc.), on peut imaginer qu'une armée d'aigrefins sévit sur le marché... Que pensent les experts ? Pour Guy Gérard, spécialiste des produits photographiques et PDG de la société Bergger, les faux sont rares. « Il y a toujours une possibilité de distinguer un faux d'un vrai, à condition qu'un certain laps de temps se soit écoulé entre le vintage et la copie. Un faux ne résiste pas à une analyse fine. » « L'image peut être multipliée, mais un tirage est unique », confie la galeriste Agathe Gaillard. Confirmation de Viviane Esders, expert près la cour d'appel de Paris : « Il est facile de faire une copie aujourd'hui, mais on n'a jamais

les mêmes papiers et il est presque impossible d'obtenir les mêmes contrastes et la même qualité. »

La parade : faire expertiser le tirage par un professionnel. Ou le faire dater par un laboratoire spécialisé qui analysera les composants chimiques, déterminera les produits utilisés pour le développement. Mais ces techniques n'apportent que des indices. Pour établir un diagnostic précis, il faudrait altérer l'image.

2. ILS UTILISENT UN PAPIER PROCHE DE L'ANCIEN

S'il veut tromper son monde, un faussaire doit se procurer le négatif et réaliser le tirage sur un papier semblable à celui utilisé lors de la prise de vue originelle. C'est possible : un stock peut avoir été conservé au frigo pendant plusieurs dizaines d'années, pour qu'il ne perde pas ses propriétés. Un fabricant peut éditer une série limitée ayant l'aspect de l'ancien. Autre ruse :

tremper un tirage récent dans du thé pour le vieillir de manière artificielle.

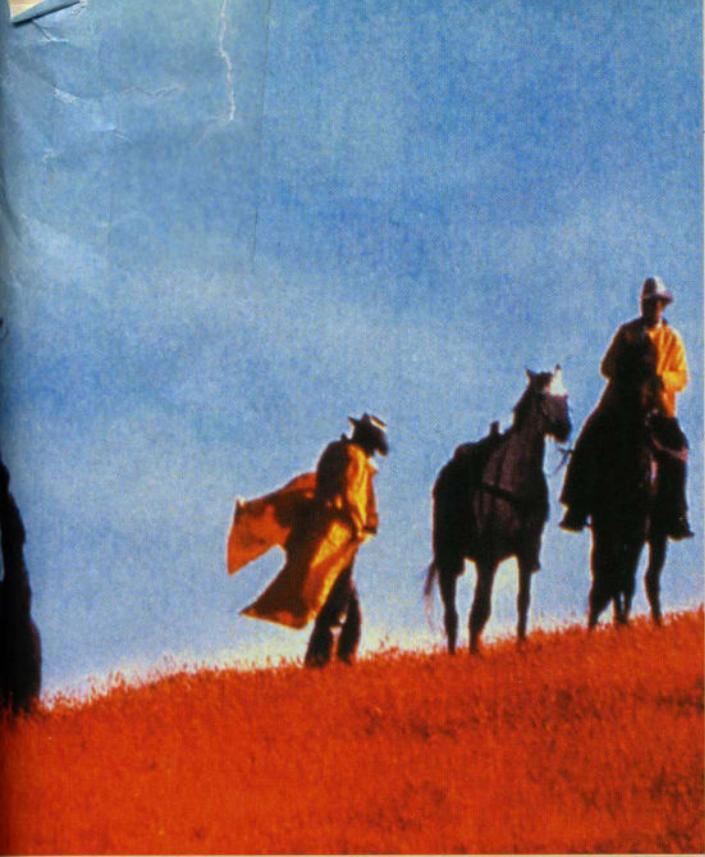
La parade : déterminer l'âge du papier ayant servi au tirage par l'analyse chimique du papier et des pigments. Mais les experts n'ont que rarement recours à de telles pratiques. Sauf quand une affaire vient à passer devant la justice. « L'expertise de la photo ancienne n'est pas une science, c'est une question de feeling », souligne l'expert David Fleiss, de la Galerie 1900-2000 à Paris. S'il est face à une photographie attribuée à Man Ray, il l'observe de près : « Il y a très souvent de l'argent qui ressort avec le temps, on le voit en lumière rasante. C'est une preuve de vieillissement

L'industrie des faux Man Ray

Au milieu des années 1990, le collectionneur allemand Werner Bokelberg achète à Benjamin Walter 78 photos attribuées au surrenaliste Man Ray (1890-1976), pour un montant d'environ 10 millions de francs (1,5 million d'euros). Ledit Benjamin Walter prétend en avoir hérité de son père, qui s'était lié d'amitié avec Man Ray... Présentées comme des vintages des années 1916-1930, les tirages ont, en fait, été réalisés dans les années 1970 sur des feuilles de vieux papier. Et

pour certains, 15 ans après la mort de l'artiste, sur du papier Agfa « Nostalgia », fabriqué en série limitée entre 1992 et 1993... Le 20 mars 1998, même si Benjamin Walter lui a rendu un million de dollars, Werner Bokelberg a porté plainte auprès de la police judiciaire française, afin de « mettre fin à l'industrie du faux Man Ray ». Benjamin Walter a, pour sa part, récupéré ses faux, et les a en majorité détruits, selon *Le Monde* du 8 avril 1998. L'explication d'une





plutôt rassurante. Mais le fait qu'il n'y en ait pas n'est pas déterminant. » De même, la technique de la lampe de Wood, dont la lumière ultraviolette fait réagir les blancs, permet de distinguer le papier d'avant-guerre du papier récent, sans pour autant déboucher sur une datation précise.

3. ILS IMITENT LE TAMON ET/OU LA SIGNATURE

Les tirages vintages approuvés par leur auteur sont souvent datés, signés, voire numérotés. Le faussaire habile cherchera à imiter la signature, le tampon...

La parade : s'intéresser de près à l'histoire de l'artiste qui peut avoir

signé sous un nom différent à certaines périodes de sa vie. Le tampon ou la signature fournissent de précieux renseignements que, étrangement, les faussaires ignorent parfois. Pour David Fleiss « signatures et tampons sont assez faciles à reproduire. »

4. ILS INVENTENT DES VINTAGES

Plusieurs tirages d'une photographie peuvent avoir été réalisés sans avoir été approuvés par l'auteur. Les revendre au prix du vintage est une escroquerie courante.

La parade : « Fréquenter une œuvre de près », aiment dire les experts. Traduction : seule une passion pour le travail de l'artiste

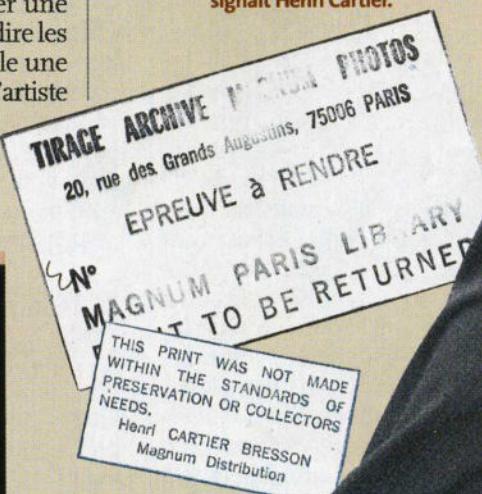
UN MARCHÉ EN PLEIN ESSOR
En 2004, selon la société Artprice, six enchères ont dépassé les 400 000 dollars pour des clichés comme ceux de Richard Prince.

concerné constitue une arme solide. « Quand j'ai un tirage en face de moi, je regarde s'il y a de la vie, de la lumière dedans, ou s'il est seul, abandonné, triste. Ça se voit », souligne Agathe Gaillard. Mais l'affaire des faux Man Ray (*lire encadré*), alors, où même les pros se sont fait gruger ? Elle est sans doute liée à la personnalité du photographe qui « retirait ses propres photos, effectuait des tirages sur n'importe quel papier, multipliait les expériences. » De surcroît, ce touche-à-tout génial ne surveillait pas ses négatifs, comme le font nombreux de photographes contemporains. Eux savent que les négatifs représentent leur patrimoine. C'est d'ailleurs en achetant des tirages aux photographes vivants – qui peuvent se porter garant de leur authenticité – que l'on prend le moins de risque. ■

NICOLAS MICHEL

FRÉQUENTEZ L'ŒUVRE DE PRÈS

Pour ne pas se faire avoir, il est indispensable de s'informer sur l'artiste et ses habitudes. Dans sa jeunesse, par exemple, Henri Cartier-Bresson signait Henri Cartier.



telle affaire ? Man Ray aurait mal protégé ses négatifs et certains membres de son entourage auraient pu les utiliser pour réaliser des tirages. Certains internégatifs réalisés par l'artiste sont encore « dans la nature ». ■

Elton John possède une version des *Larmes de Man Ray* sujette à caution. En effet, la bouche du modèle apparaît sur son tirage ; cela ne devrait pas être le cas, car Man Ray recadrerait toujours ses images (ici, en dessous du nez).



Objets d'art

Argenterie falsifiée, vases plagiés...

Soufflez sur les poinçons, grattez l'intérieur des vases, palpez l'intérieur de la faïence... et vous découvrirez les copies.



Les quatre poinçons à connaître



Poinçon du maître : c'est la signature de l'orfèvre. Il sert de garantie pour celui qui achète l'œuvre d'un atelier réputé.



Poinçon de jurande ou lettre-date : ce poinçon est apposé par le bureau des orfèvres de la ville, une corporation qui certifie la qualité du métal.



Poinçon de charge : les fermiers généraux – chargés de percevoir les impôts indirects – l'imposent sur la pièce d'orfèvrerie en cours de fabrication.



Poinçon de décharge : il garantit que l'objet fini a bien été rapporté aux fermiers généraux et que l'orfèvre s'est acquitté de l'impôt d'État.

Argenterie haute époque : gare aux poinçons

L'argenterie présente l'avantage, parmi tous les objets d'art, de comporter, depuis le XVI^e siècle, des poinçons relativement fiables. Avant 1789, les pièces d'argenterie ancienne étaient ainsi marquées de quatre poinçons (*lire encadré ci-contre*).

1. LES FAUSSAIRES COPIENT LES POINÇONS

La plupart des faux ont été faits au XIX^e siècle et sont relativement grossiers car les faussaires n'avaient pas encore de connaissances très étendues sur les poinçons et sur leur place. « Il faut une cohérence absolue entre les poinçons, explique Véronique Girard, experte en argenterie ancienne près la Compagnie nationale des experts. Par exemple, il faut vérifier que l'artisan a été reçu maître orfèvre avant la date à laquelle a été fabriqué l'objet. »

La parade : pour vérifier les poinçons, référez-vous au *Guide de l'amateur de l'orfèvrerie française*, disponible à la librairie de Nobelet, 35, rue Bonaparte à Paris (54 €).

AYEZ L'ŒIL SUR LES TROUS ! En faisant des trous, les faussaires changent une cuillère à ragout en cuillère à olives, quatre fois plus cotée.

2. ILS RECYCLENT DES POINÇONS AUTHENTIQUES

Les faussaires peuvent découper des poinçons sur des pièces de moindre valeur – des couverts, par exemple – et les souder sur des objets plus onéreux, comme les plats. Par ailleurs, les poinçons ne sont pas disposés au hasard. « Sur des couverts, ils sont toujours alignés, pas sur un plat », observe Véronique Girard.

La parade : pour repérer les poinçons soudés, soufflez sur la pièce pour y déposer de la buée. Vous pourrez ainsi faire apparaître des traces de soudure.

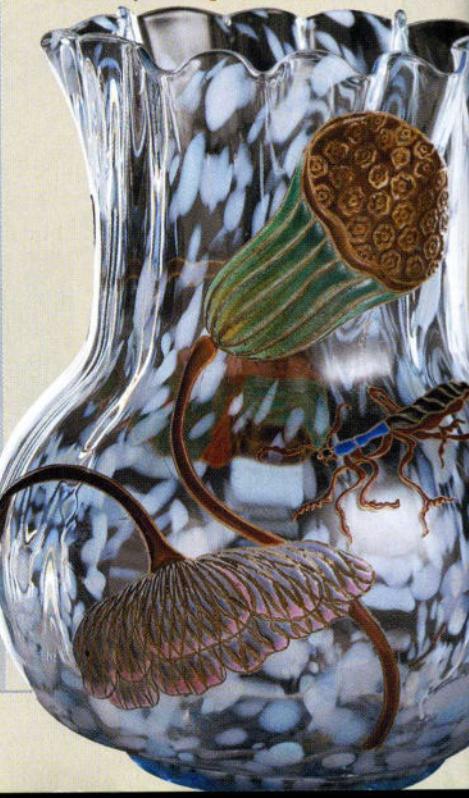
3. ILS PRODUISENT DES FAUX PAR SURMOULAGE

Quand un escroc moule une pièce d'argenterie ancienne pour la reproduire, sa copie n'a pas le même aspect que l'original. En effet, la copie qui n'a pas été « frappée » aura une patine différente, plus « grasse » que celle d'un objet en argent martelé par l'artisan.

Vases Gallé : l'industrie roumaine

Toute sa vie, le verrier nancéen Émile Gallé (1846-1904) a été hanté par la contrefaçon. Il ne cessa de dénoncer les plagiats de ses concurrents Lunéville ou Majorelle ou de ses anciens employés, les frères Muller. Seule la désaffection des collectionneurs pour l'Art nouveau a réellement découragé les faussaires à la fin de la Première Guerre mondiale. Depuis les années 1980, ce style est à nouveau prisé et les prix ont flambé : entre 700 et 10 000 euros la pièce. Le marché est donc à nouveau inondé de faux vases Gallé, produits industriel-

DÉMASQUEZ LE FAUX GALLÉ : retournez le vase et grattéz l'ongle contre le verre. Si c'est un faux, aucune empreinte n'apparaîtra. Le vrai Gallé, lui, restera marqué d'une trace blanche. Passez également un doigt dans le vase, le décor ne doit pas être gravé en creux.



MÉFIEZ-VOUS DES FONDS « ROSE POMPADOUR ». Ces fonds jaunes et turquoise ont été très imités à la fin du XIX^e siècle. De même, les scènes inspirées des peintres Watteau ou Boucher qui décorent certaines pièces sont plus fréquentes sur les fausses que sur les vraies porcelaines.

lement en Roumanie. En 1999, un importateur français de vases roumains a déposé la marque Gallé, tombée dans le domaine public, afin d'écouler sa marchandise en toute légalité. La famille Gallé lui a intenté un procès qu'elle a gagné en novembre 2004.

1. DES MARCHANDS EFFACENT LES PREUVES

Parmi la quinzaine de verreries roumaines qui produisent des Gallé, quelques-unes emploient toujours des techniques identiques à celles du XIX^e siècle. Par honnêteté, certaines signent d'ailleurs leur production de vases, de lampes ou d'appliques murales d'un « Tip Gallé » ou « Typ Gallé » qui signifie en roumain « façon » Gallé. Malheureusement, il suffit qu'un marchand mal intentionné efface cette mention à l'aide d'une fraise de dentiste pour obtenir un faux Gallé qui ne dit plus son nom...

2. ILS TRICHENT AVEC DES DESSINS COMMERCIAUX

« Pour séduire les acheteurs, les faussaires choisissent des motifs racoleurs, raconte Sylvie Teitgen, commissaire-priseur à Nancy et expert en art 1900. Les contrefaçons sont surchargées de dessins alors que Gallé n'avait pas peur du vide. On retrouve également des incohérences monstrueuses : par exemple, des libellules surplombant des paysages vosgiens. Or Émile Gallé, passionné de botanique, savait bien que les libellules préfèrent les marais ! » Toujours pour attirer l'œil, les contrefacteurs n'hésitent pas à placer une signature en plein centre, alors qu'elle se situe plus souvent au bas du vase. ■

Céramique : les faux foisonnent

1. ILS DISSIMULENT DES VRAIS SAMSON

De 1849 à 1980, la manufacture Samson a copié des céramiques de grands musées. Rien à redire puisqu'elle apposait sa marque. « Mais à la demande de quelques clients, Samson n'a pas signé certaines pièces, nuance Florence Slitine, auteur de *Samson génie de l'imitation* (éd. Massin). D'autres ont été grattées. Les faux, créés par Samson, foisonnent donc. »

La parade : éclairez à la lampe de Wood (30 € environ chez un électricien) : l'émail d'une porcelaine Samson émet un rayonnement jaune alors qu'un Sèvres renverra du blanc ou du rose.

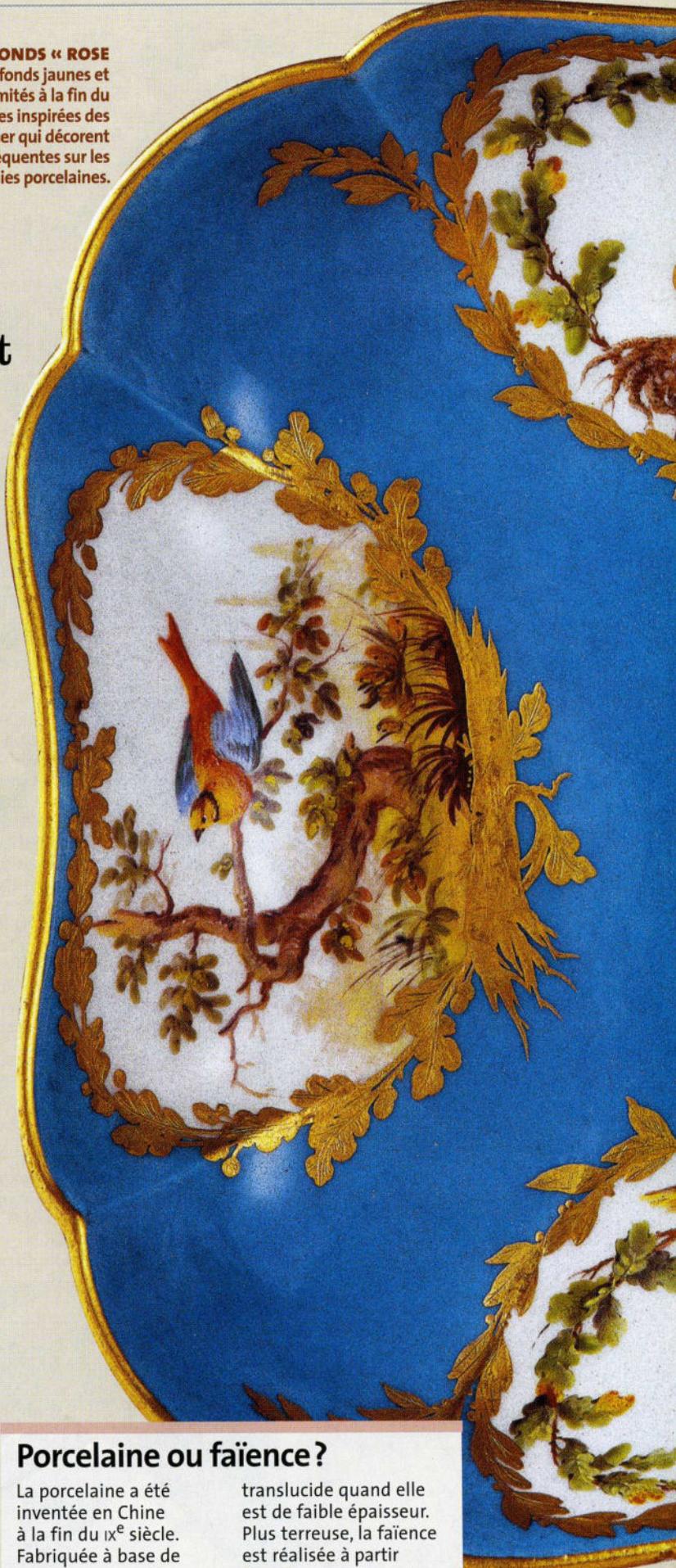
2. ILS IMITENT SÈVRES

À la fin du XVIII^e siècle, le directeur de la manufacture de Sèvres a vendu des pièces en porcelaine non décorées. Achetées par les fabricants parisiens, ces céramiques ont été ornées de motifs. « Lors de ma dernière vente, j'ai retrouvé deux plateaux de ces faux Sèvres, explique Chantal Pescheteau-Badin, commissaire-priseur à Paris. On reconnaît cette série aux nuances des couleurs et à la dorure, de moindre qualité. »

3. ILS SIMULENT (MAL) L'USURE

Côté faïence, les faussaires ont imité les manufactures de l'Est : Lunéville, Saint-Clément, les Islettes. « Ils ont simulé des traces d'usure là où il n'y avait pas lieu d'en trouver, notamment sous le bord, s'amuse Chantal Pescheteau-Badin. Alors qu'un coup de râpe sur le talon de l'assiette aurait suffi. » ■

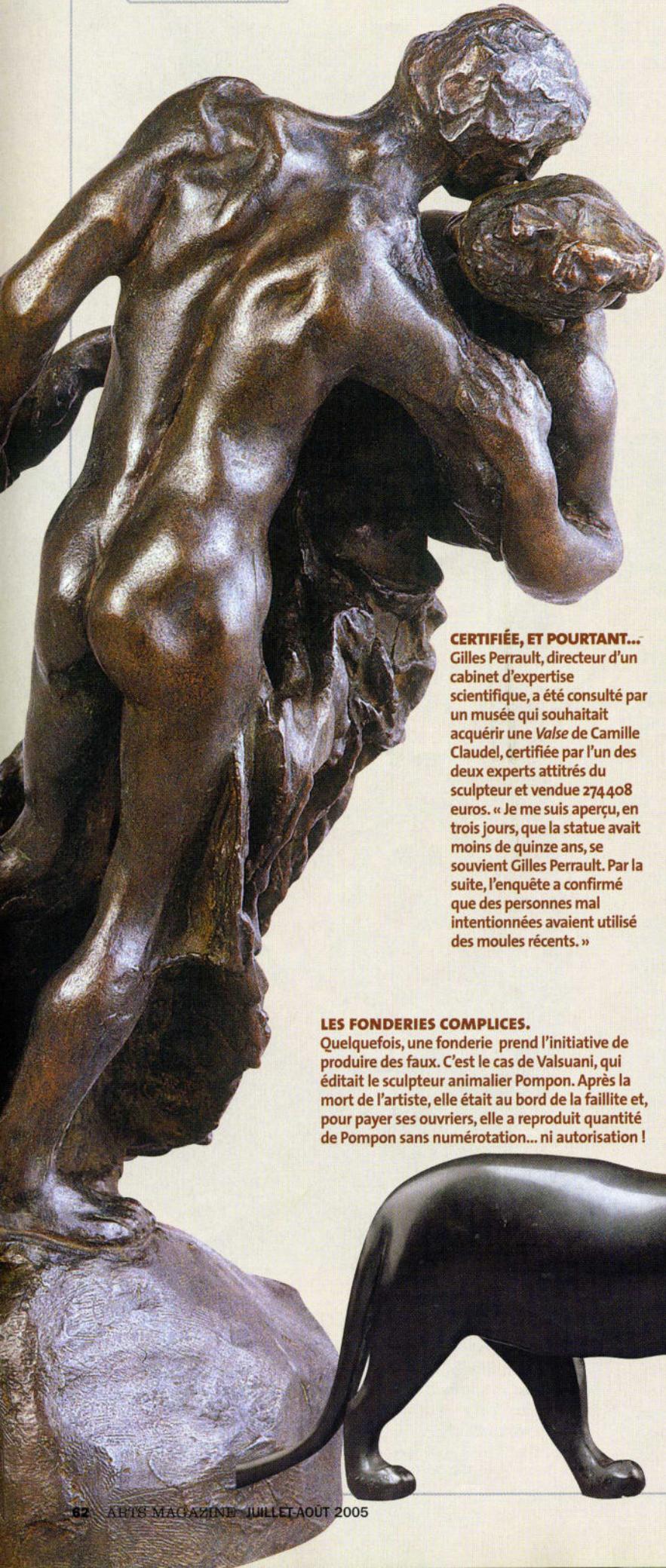
SOPHIE CHAVANNE



Porcelaine ou faïence ?

La porcelaine a été inventée en Chine à la fin du IX^e siècle. Fabriquée à base de kaolin – une argile blanche – elle est plus fine que la faïence, voire

translucide quand elle est de faible épaisseur. Plus terreuse, la faïence est réalisée à partir d'argiles poreuses puis recouverte d'émail ou de glaçure.



CERTIFIÉE, ET POURTANT...
Gilles Perrault, directeur d'un cabinet d'expertise scientifique, a été consulté par un musée qui souhaitait acquérir une *Valse* de Camille Claudel, certifiée par l'un des deux experts attitrés du sculpteur et vendue 274408 euros. « Je me suis aperçu, en trois jours, que la statue avait moins de quinze ans, se souvient Gilles Perrault. Par la suite, l'enquête a confirmé que des personnes mal intentionnées avaient utilisé des moules récents. »

LES FONDERIES COMPLICES.
Quelquefois, une fonderie prend l'initiative de produire des faux. C'est le cas de Valsuani, qui éditeit le sculpteur animalier Pompon. Après la mort de l'artiste, elle était au bord de la faillite et, pour payer ses ouvriers, elle a reproduit quantité de Pompon sans numérotation... ni autorisation !



Sculptures

Des arnaques sous

La connaissance des artistes et de l'histoire des œuvres est insuffisante pour expertiser une sculpture. Seule la science est efficace.

Les faussaires n'ont rien inventé. Pendant l'Antiquité, les Romains imitaient déjà les statues grecques. À la Renaissance, Michel-Ange copia une statue antique afin de tromper ses contemporains et leur démontrer son habileté. « La sculpture est par essence un art du multiple, voué à la reproduction, explique Patrice Bellanger, l'un des rares galeristes parisiens spécialisés en sculptures. Mais les faussaires ne trompent personne ; leurs faux sont très grossiers ! » En effet, à en croire le galeriste, les retirages, rééditions, reproductions ne sont pas destinés à tromper. Directeur d'un cabinet d'expertise scientifique, Gilles Perrault ne croit pas à cet angélisme des vendeurs : « Il circule, chez les galeristes comme dans les ventes publiques, quelques pastiches que l'on présente comme de vraies sculptures, ainsi que des reproductions qui passent pour plus anciennes qu'elles ne sont... » Les faussaires ont, en effet, mille manières de tromper les amateurs.

1. ILS ENTERRENT LES STATUES POUR LES VIEILLIR

Au début du XX^e siècle, les faussaires badigeonnaient leurs copies d'huile épaisse. Une fois passées au feu, les sculptures étaient recouvertes d'une croûte semblable à une patine ancienne. Aujourd'hui chaque faussaire conçoit sa propre technique pour vieillir un faux. Ainsi le thé, le marc de café, la chicorée ou le brou de noix sont-ils connus pour accentuer une patine. Les faussaires plébiscitent aussi une autre technique ancestrale des sculpteurs : enterrer les bronzes. Sous terre, la sculpture s'oxyde vite et se couvre d'une patine verte gorgée de sédiments naturels. « J'ai retrouvé récemment une lettre dans laquelle Rodin se réjouissait de la patine qui recouvrait un bronze qu'il avait enterré », s'amuse André Lemaire, galeriste près de l'hôtel Drouot à Paris.

La parade : badigeonnez la sculpture au solvant ! En effet, une patine artificielle n'attaque pas en profondeur le métal, elle ne fait que le recouvrir et s'écailler si on frotte.

2. ILS UTILISENT LES FONDEURS ASIATIQUES

« Aujourd'hui, il y a un vrai problème avec les fontes en provenance d'Asie, observe André Lemaire. Ces fondeurs ont assimilé les techniques occidentales et leurs reproductions sont parfois troublantes. » Quelques détails permettent heureusement aux experts de les identifier, notam-

les moulages



LA SCIENCE CONTRE LES FAUSSAIRES. « L'évaluation des commissaires-priseurs, qui se préoccupent uniquement de l'historique et de l'aspect esthétique de l'objet, est trop empirique, assure Gilles Perrault, un expert parisien. Nous devons nous appuyer sur une investigation scientifique pour dater une sculpture. »

ment les perces, ces petits trous que laissent les gaz dans la fonte et que les faussaires ne prennent pas toujours le temps de reboucher.

3. ILS JOUENT SUR LA DIFFICULTÉ DE DATER LE BRONZE

« On ne peut pas dater un bronze au carbone 14 car le métal ne contient aucun organisme végétal ou animal », déplore Jean-Christophe Marten-Perolin, capitaine de police à la brigade centrale pour la répression des contrefaçons artistiques, à Nanterre. Heureusement, la brigade fait appel à un cabinet spécialisé en expertise scientifique. Test de thermoluminescence pour les terres cuites, analyse des patines et des alliages pour les bronzes, rayonnement infrarouge, coupe microscopique... pour ne citer que les manipulations qui ne sont pas secrètes. Mais, les 5 000 euros – en moyenne – nécessaires pour expertiser une œuvre ne sont pas superflus.

4. ILS SE SERVENT DES MOULES ORIGINAUX

Facile pour un filou d'imiter un sculpteur s'il dispose des moules originaux et s'il connaît les artisans qui ont travaillé avec lui. Ainsi, après la mort de Diego Giacometti (frère d'Alberto), sa fonderie, située dans les Vosges, a-t-elle accepté de reproduire ses œuvres pour le compte d'un faussaire.

5. ILS FONT DES SURMOULAGES DE VRAIES ŒUVRES

Quand les faussaires ne peuvent détourner un moulage original, ils pratiquent un surmoulage d'une œuvre existante. « La Réunion des musées nationaux a le tort de diffuser des reproductions en taille réelle, déplore Gilles Perrault. Du pain bénit pour les faussaires ! » Seule difficulté pour les escrocs : quand le métal du surmoulage refroidit, il se rétracte. Pour que ces surmoulages ne soient pas plus petits que

les originaux, il faut agrandir le moule en élastomère. Une question d'habitude !

La parade : doivent être gravés sur une sculpture en bronze la signature du sculpteur, le cachet du fondeur, le numéro de l'épreuve et le millésime de l'année de la fonte.

6. ILS INVENTENT UNE HISTOIRE À LEUR FAUX

« C'est une chose de fabriquer un faux, encore faut-il lui inventer un pedigree ! », explique Gilles Perrault. Cette « domiciliation », dans le jargon des experts, requiert des trésors d'ingéniosité. Des petits malins vont ainsi trouver des personnes âgées à qui ils demandent de revendre leur marchandise. En échange d'une commission alléchante, elles sont priées de dire que la sculpture provient d'un héritage familial... Plus grave, des commissaires-priseurs sans scrupule accepteraient de présenter des faux dans des ventes importantes. Escroquerie qui permet de domicilier une sculpture dans une illustre demeure ! Autre exemple risqué mais juteux : certains grands amateurs intègrent deux ou trois œuvres douteuses à leur collection. L'ensemble voyage, s'expose et les « faux » acquièrent peu à peu une histoire. « Quand certaines collections prestigieuses sont vendues chez Christie's, nous savons qu'elles contiennent un ou plusieurs faux, confie un expert. Mais nous ne pouvons le dire sans être poursuivis en diffamation ! » ■ SOPHIE CHAVANNE



LES FAUX DE GUY HAINE DANS SON ATELIER EN HAUTE-SAÔNE. Il a produit plus de 6 000 sculptures en bronze signées Rodin, Claudel, Maillol... Guy Hain utilisait toutes les techniques : surmoulages, reproductions avec moules originaux ou fontes illégales. Ses plus grands succès ? Un Âge d'Airain et un Baiser, tous deux signés Rodin, passés en vente à Drouot et acquis respectivement aux prix de... 3,5 et 4 millions de francs en 1989.

Les déboires des époux Pinault

En 1998, Maryvonne Pinault, la femme du collectionneur François Pinault, achète aux enchères de Drouot une statuette du pharaon Sésostris III (1878-1433 avant J.-C.) pour 761 000 euros. Elle compte en faire don au Louvre mais un expert allemand émet des doutes sur ses origines. Pire, le Louvre décline le don. Le couple réclame alors l'annulation de la vente et suspend le paiement. En 2000, une expertise confirme que la statuette a été exécutée à titre posthume. Le 31 janvier 2001 puis un an plus tard en appel, les époux Pinault sont pourtant déboutés de leur demande, au titre que la statuette est authentique. Espagnol, l'homme d'affaires convoque un nouvel expert qui estime, avec une vingtaine d'gyptologues, que la statuette est un faux grossier. Une expertise scientifique confirme leurs dires avec cette conclusion sans équivoque : « Cette sculpture est un objet moderne. » L'affaire doit être tranchée par la cour de cassation.

La statuette achetée par le couple Pinault est vraie pour les juges et fausse pour les scientifiques.



© FRANÇOIS JANNIN/ADAGP & PARIS 2005 - HERVÉ LEWANDOWSKI/RMNP - MARIE - L'EST REPUBLICAIN/MAX PPP - DR